

## Souffrances

Jean-Claude Ravet

---

Numéro 755, mars 2012

Souffrances

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67011ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce document

Ravet, J.-C. (2012). Souffrances. *Relations*, (755), 11–12.



Nadia Nadège,  
*Fresco 6 (détail)*,  
2010, techniques  
mixtes sur toile,  
240 x 36

## Souffrances

### JEAN-CLAUDE RAVET

Le terme « souffrance » recoupe tant d'expériences qu'on ne peut faire autrement que tracer la frontière entre ce qui est inéluctable et ce qui est intolérable, entre ce qu'il faut pleinement assumer comme partie intégrante de la condition humaine, ce qu'il faut soulager parce qu'empêchement de vivre et ce contre quoi il faut résolument se rebeller étant la forme du mal, du malheur, de l'injustice, de la domination – de l'inhumanité.

C'est d'autant plus nécessaire que, dans une société comme la nôtre où tout tend à être jugé à l'aune de la rentabilité et de l'efficacité, toute souffrance apparaît de plus en plus comme un écueil, une entrave au bon fonctionnement du système économique, ou encore comme une tare dans un monde passé, à dépasser, à traiter avec des moyens techniques. Or, à « fonctionner » plutôt qu'à être, nous ne pouvons que préparer le terrain à bien... des souffrances, nous enfonçant toujours plus dans un terrible mal-être, sirène d'alarme signalant que le chemin

emprunté nous écarte de notre humanité. Saurons-nous, un jour, lui répondre par une juste colère en renonçant à le traiter avec des analgésiques – médicaux ou sociaux comme le divertissement, la consommation, etc. – et opposer à la fuite en avant actuelle une action politique collective entamant une transformation radicale de notre manière de vivre? Porter attention à la souffrance vécue dans notre monde actuel est certainement un pas dans cette direction.

L'étymologie du mot «souffrance» porte le caractère paradoxal de l'expérience humaine qu'elle évoque. Elle renvoie à endurance. Souffrir, endurer, ce n'est pas se résigner, encore moins abdiquer. C'est persister dans l'existence malgré la douleur. Autant nous appréhendons la souffrance, autant elle se présente à nous comme la compagne inséparable de ce qui nous est le plus cher. Comme si l'amour, le bien, la bonté, la liberté, la justice et même l'art, devaient un jour ou l'autre passer par elle pour s'accomplir. Signe d'un manque, d'un ailleurs fondamental, où se joue l'existence. N'est-ce pas grâce à cette fragilité de l'existence, où se lovent tant de souffrances et d'angoisses, que nous sommes à même d'éprouver la merveille de la vie et la beauté du monde? Comment aimer sans risquer de souffrir? Comment lutter contre l'injustice, endiguer la violence, s'opposer à la domination sans accuser des coups, subir la répression? Mais alors souffrir se métamorphose en souffrir avec... souffrir pour... Une souffrance toute autre, puisque l'insensé devient injecté de sens.

La souffrance comme telle, en effet, est non-sens. Elle peut écraser, ronger l'âme et le corps. Elle peut même devenir le ressort d'autres souffrances pires encore, infligées à soi ou aux autres. Elle peut fabriquer des monstres insensibles à la souffrance des autres. Combien d'écorchés deviennent à leur tour des tortionnaires? Peut-on, d'ailleurs, vraiment faire souffrir sans avoir souffert?

« Tenir debout, dans l'ombre  
de la cicatrice en l'air.

Tenir-debout-pour-personne-et-pour-rien.  
Non-reconnu,  
pour toi  
seul.

Avec tout ce qui a ici d'espace,  
et même sans  
parole. »

PAUL CELAN

Tous nous portons des cicatrices, certaines encore vives ou simplement endormies – un frôlement suffit à réveiller la douleur et à nous plonger aussitôt dans ses griffes acérées et son étreinte étouffante. Quelques-uns plus que d'autres. Pensons aux personnes qui souffrent de certaines maladies, de viol, de la perte d'un enfant, de la torture, de la misère, de l'exclusion. Souffrances existentielles, corporelles, psychiques ou politiques, proches ou lointaines, silencieuses ou épanchées. Dans tous les cas, cette épreuve s'apparente à un arrêt du temps. À une perte de repères et de mémoire. Plus rien ne semble exister que cette douleur qui pèse et nous entraîne avec elle dans un gouffre. Alors le monde tend à se défaire. À se vider. Celui qui souffre se sent seul, terriblement seul. Jusqu'à la parole qui s'assèche. Ne reste plus qu'un râle, puis le silence atroce de celui qui est emmuré vivant dans la détresse.

Or, être capable de raconter sa souffrance, fût-ce par bribes, c'est déjà s'en libérer un peu, refaire son monde, contrer son émiettement. Reprendre pied dans l'abîme. La solidarité est aussi essentielle pour ranimer la présence, soutenir l'espérance, donner prise à la parole. Ne plus être que souffrance.

Car toute blessure peut devenir ouverture; toute fêlure, seuil. De la vulnérabilité, du dénuement peut émerger un monde essentiel – passé inaperçu dans l'affairement utilitaire – où les liens, la solidarité, le partage, la gratuité, le dépouillement, le don sont à demeure.

Même dans l'enfer de la désolation, un sursaut de vie inouï peut subvenir. Comme ce « Je... pro... teste », entendu *in extremis* dans un amoncellement de corps décharnés à Buchenwald, prêts à être jetés dans un four crématoire (Imre Kertész, *Être sans destin*). Partout où la déshumanisation se déchaîne surgit cette voix immémoriale de Job contre le destin. Qui ose l'entendre, comme celui ou celle en qui elle monte, renonce à jamais à l'innocence, prend à bras-le-corps la responsabilité d'exister dans un monde où le fumier peut devenir la demeure de l'humain et affronte, dans un combat à mort, l'absurde et le mal.

Toute souffrance est, au fond, un appel à l'aide. Une plainte réveillant notre responsabilité à l'égard d'autrui. C'est l'espérance, au cœur du désespoir, que se tient tout près du souffrant – fût-il écrasé, avili, abandonné à sa terrible solitude – quelqu'un capable de l'aider à panser sa plaie et, s'il le faut, à se tenir debout, à résister et à riposter. Nous ne sommes jamais seuls. L'absence de réponse restera toujours un scandale: la possibilité de l'humain d'être inhumain, en se fermant à la souffrance de l'autre... et de soi. ●